

REPRESSION A EL-EULMA

Par Abderrahmane DJILANI

L'auteur a été le témoin oculaire des faits qu'il nous relate. Il les a précisés en recueillant le témoignage d'autres habitants d'El-Eulma.



7 août 1958, date mémorable que tout Eulmi n'oubliera jamais. C'était un jeudi, une journée lourde ; une chaleur étouffante régnait sur la ville ; les voyageurs et les gens des douars environnants viennent s'approvisionner à El-Eulma, centre important.

Tout à coup à 9 h 15, trois coups de feu retentirent, trois coups secs déchirèrent l'air. C'était, comme il fallait s'y attendre, un attentat, Le lieutenant de renseignements Lelong Robert, le cerveau du 29ème Dragons venait d'être abattu par le fidai Guerchouche Fodil. C'était son tour, lui qui avait semé la terreur et la désolation autour de lui et envoyé un grand nombre de patriotes à la mort. Le lieutenant « Bouchelaghem » comme on l'appelait, abattu ! Joie et consternation de toute la population. Si on saluait la mort du sanguinaire, on appréhendait aussi les représailles féroces qui découleraient fatalement de cet acte téméraire. Car on savait que les Dragons (surtout) ne pardonnaient jamais, quand il s'agissait d'un des leurs. Ces vautours avaient beaucoup de crimes sur la conscience et cet attentat devait, leur offrir une belle occasion de « bouffer de l'Arabe » et de tuer et encore tuer du « Fellouze ».

Au premier coup de feu la sirène retentit lugubrement, glaçant le sang et déchirant les coeurs des habitants. Les gens, pris de panique commencèrent à se sauver dans toutes les directions dans un sauve-qui-peut général, fuyant le lieu de l'attentat. Les soldats, qui étaient trop nombreux à El-Eulma, « la ville aux cent attentats », commencèrent leur sale besogne : la « chasse à l'Arabe ». Hurlant et balasphémant, l'œil féroce, ils se ruèrent sur les pauvres fugitifs et les rouèrent de coups de crosse, de coups de pied. Les chiens (qui étaient très nombreux, El-Eulma étant un grand centre de dressage de chiens bergers allemands) étaient aussi de la partie, ils sautaient à la gorge des gens et les mordaient cruellement, encouragés par leurs maîtres.

Les fugitifs furent vite rattrapés, frappés, anéantis. Les soldats, armés jusqu'aux dents affluaient de toutes parts ; les uns faisaient sortir les patriotes des magasins, des cafés, des maisons, les autres les matraquaient et les alignaient en colonne, les mains en l'air.

J'étais dans le café de mon père, à cent mètres à peine du lieu de l'attentat. J'avais entendu les trois coups de feu et, mettant le nez dehors, je vis le corps du lieutenant allongé par terre. Aussitôt, pris de panique, comme les autres, je pris la fuite mais je n'allais pas loin, je fus rattrapé, arrêté, et reçus ma ration de coups de crosse dans le dos et de coups de pied au derrière.

On nous rassembla dans les rues, en colonnes par six, debout, bras levés sous ' un soleil brûlant. Les blindés et les voitures policières passaient près de nous à toute vitesse, manquant de peu de nous écraser (autre forme de torture morale). Les soldats étaient en faction, en permanence et nous frappaient inlassablement, pendant que les chiens, encouragés par leur maîtres, nous mordaient partout ; et tout cela, durant toute la journée. A midi, on nous fit asseoir, mais c'était pire que la station debout, car les gravillons nous meurtrissaient la chair et le goudron bouillant de chaleur nous collait les pantalons aux fesses.

Nous étions là, parqués comme du bétail, stoïques devant l'adversité, grillant au soleil, sans manger et surtout sans boire par une température de 40°. La sueur dégoulinait de partout et pas le moindre geste. Personne ne parlait, personne ne remuait, sinon il recevait un coup de crosse sur la tête, car nous étions étroitement surveillés par les soldats et les chiens.



Le sinistre lieutenant LELONG Robert (1)

Vers 14 heures, une vingtaine de patriotes triés sur le volet, furent emmenés vers une destination inconnue (ils ne devaient plus revenir) : des otages offerts en holocauste aux dieux de la colonisation.

Les blindés et les voitures ne cessaient de nous côtoyer à toute vitesse, les chiens de nous mordre les mollets .les soldats continuaient à faire régner un silence de mort, à coups de crosse. Une terreur sans nom se lisait sur tous les visages et aussi une résignation complète. On s'en remettait à Dieu, car Dieu seul pouvait nous sauver de ce guépier.

On voyait les chefs militaires gesticuler, crier des ordres, tenir des conciliabules. On attendait leur verdict : allaient-ils nous faire fusiller tous ? Nous faire écraser par leurs blindés ou trouver une autre combine pour nous liquider. A voir leurs masques sévères et les regards de biais que nous jetaient les soldats, nous croyions notre dernière heure arrivée. Nous étions prêts à mourir dignement et en attendant la mort, les uns priaient, les autres se lamentaient sur leur sort, les vieux récitaient des versets du Coran le tout dans un silence, un calme et une résignation absolue.

Les rayons du soleil dardaient leurs feux sur nos épaules, la soif et la terreur augmentaient

notre tourment. Nous étions des morts en sursis. Vers seize heures, enfin, quelque chose changea ; des groupes de soldats faisaient lever les gens et leur enjoignaient de rentrer chez eux. Tout le monde respira et chaque groupe attendait son tour pour sortir, enfin, de cet enfer. On commença du haut de la rue de la Révolution (ex-rue des Floris) à faire évacuer les gens, par groupes, pour redescendre vers le Monument aux Morts (côté sud). La joie et l'espérance se lisaient



Le stade municipal ou furent « parqués » les gens

sur les visages, car nous étions tous sûrs que tous allions rentrer chez nous et tranquilliser nos familles.

Mais, malheureusement, le sort devait en décider autrement. Alors qu'il restait parcourir un tronçon de remue ménage se produisit, rue Gassab Bachir (ex-rue

Mollon), rue adjacente à la rue des Floris où eut lieu l'attentat : un homme aperçut le revolver que, le fidaï Guerchouche Fodil avait jeté dans le ruisseau, il signala l'engin à un soldat. Aussitôt ce dernier se mit à hurler en brandissant le revolver. Ameutée par ses cris, toute la soldatesque se déchaîna et se rua sur les patriotes qui étaient parqués dans la rue Gassab (ex-rue Mollon) : ils étaient plus d'un millier. Nous qui étions parqués dans la rue de la Révolution (ex-rue des Floris) nous profitâmes de la confusion pour nous sauver à toutes jambes, par la rue de la Victoire (ex-rue Carnot).

Malheureusement il n'en fut pas de même pour les frères de la rue Gassab. Ils furent emmenés tambour-battant, vers le Stade Municipal (600 mètres plus loin) ; les coups de crosse pleuvaient sur ces malheureux, les chiens (ils étaient une centaine) les mordaient, les blindés les poussaient devant eux, les coups de feu crépitaient de partout. Un tonnerre de bruit ; les souliers, les burnous, les turbans, les sandales volaient en l'air. Les pauvres gens couraient les yeux hagards comme des hallucinés ; les soldats et les chiens aboyaient ; les blindés écrasaient les corps qui tombaient, surtout les corps des vieux qui ne pouvaient tenir le rythme effréné de la marche forcée. Il y eut beaucoup de blessés et beaucoup de morts dans cette course épique. Les rues étaient jonchées de cadavres et le sang coulait à flots dans les rigoles.

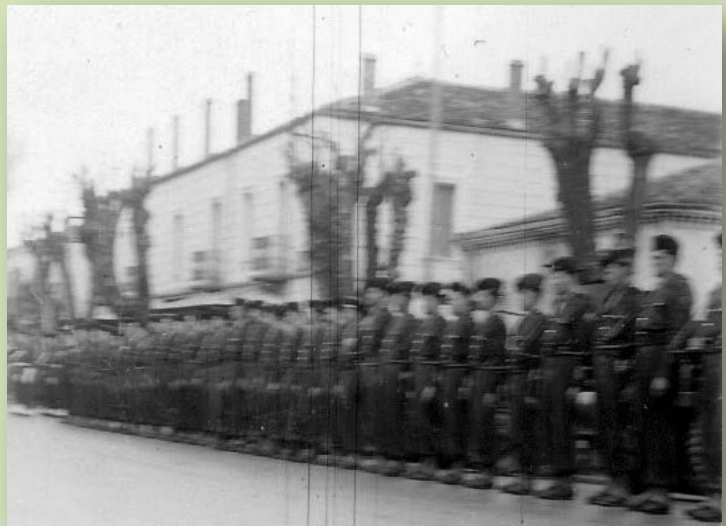
Enfin, après une chevauchée fantastique, tout ce monde arriva au Stade Municipal où les attendaient des soldats postés déjà à la porte. Ces derniers les firent rentrer à coups de crosse en jurant et en proférant des obscénités.

Ils furent parqués comme du bétail ; ils étaient là, hébétés, meurtris dans leur chair et dans leurs coeurs, le sang coulant de partout comme des bête traquées. Une soif terrible desséchait leurs gorges. Les harkis leur vendaient de l'eau à un prix d'or.

On avait du mal à identifier nos pauvres compatriotes, le sang et la sueur dégoulaient de partout, la poussière couvrait entièrement leurs visages, les rendant méconnaissables. Quand le soir arriva, des mitrailleuses et de puissants projecteurs furent braqués sur eux. Quelques malheureux, pris de panique, voulurent sauter le mur d'enceinte pour se sauver, mais ils furent tous mitraillés (deux ou trois seulement purent s'enfuir, échappant de justesse de cet enfer).

Pendant que se déroulaient ces scènes atroces au stade, la population ne fut pas pour autant épargnée par les sévices de la soldatesque.

On pensait surtout à ceux qui étaient enfermés dans le stade ; aucun habitant de la ville d'El-Eulma et des douars environnants ne trouva le sommeil cette nuit-là.



Soldats français devant l'Hotel de la place (face mosquée Emir Abdelkader)

Le lendemain les soldats prirent une centaine de prisonniers et les embarquèrent pour la fameuse Ferme Crochet où devaient se dérouler les interrogatoires et les tortures morales. A partir du 7 août 1958, l'insécurité régna sur la ville ; jour et nuit les patriotes étaient arrêtés, emmenés à la Ferme Crochet et torturés à mort. Combien y eut-il de personnes arrêtées ? 500 ? 1000 ? 2000 ? Personne n'a pu et ne pourra indiquer le chiffre exact, comme personne ne pourra donner le nombre de Chouhada - 300 ? 500 ? 1.000 ? En effet peu d'entre eux revinrent vivants

Cette mascarade tragique devait durer dix-huit jours et pendant ces 18 jours la ville d'El-Eulma fut coupée du reste du monde.



Hamam rue de la Révolution (ex-rue des Floris) près duquel l'attentat eu lieu (photo prise en 2007)

Personne ne sortait de la ville sans autorisation La ville était entourée d'une bretelle de barbelés avec une garde composée de soldats, de harkis et de chiens. Les camions et les voitures, qui devaient passer par El-Eulma, étaient convoyés à toute vitesse, par des véhicules de blindés.

Pendant 18 longs jours nous devions subir l'humeur et les sévices de la soldatesque : pillages, vols, viols, matraquages, arrestations massives, tortures, tueries etc— toutes les horreurs de la guerre.

Et pendant 18 jours le haut-parleur clamait, en arabe et en français : « Habitants de la ville de Saint-Arnaud vous avez tué l'un de nos meilleurs soldats, vous avez souffert et vous souffrirez encore. Si vous ne me livrez pas l'assassin du Lieutenant Lelong, j'irai

jusqu'au bout ». Telle était la menace que faisait peser le Colonel Grimbert sur la population d'El Eulma et cela matin et soir, une centaine de fois. Et chaque fois que le haut-parleur nasillait cette terrible menace nos cœurs se déchiraient.

Pendant 18 jours nous vivions terrés dans nos demeures - on n'osait pas nous aventurer dehors de peur d'être arrêtés ou bastonnés, car immanquablement on tombait sur une patrouille, accompagnée de chiens et on nous faisait danser à coups de crosse pendant que les chiens nous mordaient.

Et tous les soirs les arrestations continuaient et celui qui était pris ne revenait pas. Par solidarité agissante, tous les voyageurs, qui avaient été pris dans le filet étaient hébergés par la population.

Au quatorzième jour, la ville fut partagée en quatre quartiers par des barbelés et le haut-parleur fit connaître à tous les habitants qu'ils devaient sortir au jour « J » pour être contrôlés.

Le 17ème jour était le tour du quartier que j'habitais. Tôt le matin, tous les hommes sortirent de leurs demeures, les papiers d'identité à la main. On nous regroupa par ordre alphabétique, debout en pleine chaleur.

On devait passer d'abord, devant un camion blindé, percé d'un trou par lequel regardait un « cagoulard » (le mouchard (qui dénonçait les patriotes), puis on passait devant 3 fichiers. Celui qui passait ces quatre caps pouvait s'estimer sauvé, car les soldats le plaçaient dans le groupe



Blindé de l'armée française a El Eulma

des non-suspects et des «libérables». Les autres, ceux qui étaient plus ou moins suspects, ou qui étaient dénoncés par le mouchard, ou qui avaient un parent au maquis étaient groupés par catégorie et suivant le degré de suspicion, les uns étaient enfouis sous un camion (comme c'était mon cas, celui de Mansouri Larbi dit Saïd et Ferdi Brahim car nous avions chacun un parent au maquis), les autres restaient debout les bras en l'air, face au mur ou parqués dans un coin.

Cette opération devait durer jusqu'à la tombée de la nuit.

Les «libérables» rentrèrent chez eux, les « suspects» furent embarqués dans des camions et dirigés. sur la ferme Crochet.

Au Même jour, les gens purent sortir pour voir leurs parents et s'enquérir des disparus. Il y eut beaucoup de massacres, beaucoup de disparus, beaucoup de morts.

Les derniers prisonniers de la Ferme Crochet furent libérés le dimanche 24 août à 11 heures.

Malheureusement notre joie et notre espérance furent de courte durée, car le sort devait, hélas ! en décider autrement. En effet, ce dimanche 24 août 1958 à 10 h 20 très exactement, un Fidaï jeta une grenade au café Sogno Fernand, rue de la Gare. Par un malheureux hasard, j'étais tout près du lieu de l'attentat, à 40 mètres à peine, chez Chouder Salah dit Lakhdar, marchand de cycles, rue de la Gare. Une déflagration puissante déchira l'air, nous crevant les tympans ; aussitôt, nous sommes sortis pour nous enfuir ; j'avais déjà enfourché mon vélo quand des coups de feu retentirent ; deux balles sifflèrent à mes oreilles, je descendis précipitamment de ma bicyclette et je m'engouffrai chez Chouder.

Quelques minutes passèrent, puis on entendit des pas précipités : un groupe de soldats, accompagnés d'un policier en civil, celui qui avait tiré sur moi et sur un groupe de patriotes,



entrèrent dans un magasin situé juste à côté de celui de Chouder, appartenant à Saoucha Tidjani. Ils demandèrent à ce dernier s'il avait vu le fidaï. Il répondit qu'il n'avait rien vu, rien entendu et qu'il n'était pas sorti de son magasin (alors qu'il 'était bien dehors et avait tout vu et tout entendu). Ils menacèrent et frappèrent le pauvre vieux, âgé alors de plus de 60 ans, mais il ne répondit que par la négative. Finalement lassés, ils l'emmenèrent, mais ils revinrent à la charge au magasin Chouder cognèrent violemment à la porte.

Comme on ne répondait pas, ils recommencèrent à cogner comme des forcenés ; mais nous muets de terreur à l'idée d'être abattus sur place, ne répondîmes pas et ne bougeâmes pas.

Finale­ment, croyant qu'il n'y avait per­sonne dedans, ils s'en allèrent pour ramasser les gens et les conduire au poste. Nous échappâmes, ainsi, à une mort cer­taine. Une rafle monstre fut entre­prise, plus de mille per­sonnes furent par­quées au square (Square du 7 août 1958 actuelle­ment) le tout accom­pagné du rituel processus : coups de crosse, chiens etc...

Nos compatriotes passèrent toute la nuit au square, sous une pluie battante en butte aux sévices des soldats et des chiens, qui les mordaient au moindre mouvement. Le lendemain bon nombre furent libérés et les autres déportés à la ferme Crochet. Mais tout fut remis en cause, car avec les dernières arrestations, les langues se délièrent et les dénonciations fusèrent de la bouche de certains qui n'avaient pu résister à la torture. Les arrestations recommencèrent de plus belle à un rythme forcené. Tous ceux qui avaient échappé à la ferme Crochet furent repris de nouveau. Les massacres, les tortures, les arrestations recommencèrent de plus belle. Les soldats et les harkis n'attendaient que l'occasion pour s'adonner au pillage des magasins et des maisons les coups de crosse, les injures, les cochonneries sans nom, pleuvaient.

Que vous dire des journées qui suivirent ? Ce fut pire que les 18 jours qu'on avait passés. En moins d'une semaine tout fut consommé, les langues se déliaient sous la torture bestiale et



5 juillet 1962 a Saint Arnaud redevenu EL-Eulma

tous les militants furent pris ou repris, tous, sans exception. D'aucuns prirent la fuite, la nuit en traversant les barbelés au prix de leur vie ; ceux-là, seuls, échappèrent au massacre. Mais ceux qui étaient restés, croyant avoir purgé leur peine et être à l'abri, furent repris de nouveau, torturés, massacrés, déportés ou portés « disparus » (les disparus ne sont plus revenus).

Je ne peux, malheureusement, vous donner des chiffres exacts, les souvenirs se sont estompés, et

aucun parmi les survivants de ce cataclysme, ne peut dire avec exactitude, l'ampleur du massacre qui eut lieu pendant le mois d'août 1958 à El-Eulma. Triste bilan, toute l'organisation fut démantelée et la ville d'El-Eulma, mit longtemps pour se remettre à l'ouvrage .

N.B. — L'attentat contre le lieutenant Lelong Robert eut lieu le jeudi 7 août 1958, rue de la Révolution (ex-rue des Floris), à 9 h. 15 minutes, à hauteur du Hammam SEKKAL



Le Fidai : **Guerchouche Fodil** ben Mohammed né le 14.1.1935 au douar Mériout commune d'El-Eulma, réussit à passer à travers les mailles du filet, le soir même de l'attentat. Il rejoignit le maquis et combattit dans les rangs de l'ALN jusqu'à l'indépendance du pays.



LELONG Robert né le 10 /03/1931 a Breteuil, il est incorporé en 1951 au 12° RD a Reutlingen. Il est nommé sous lieutenant de réserve en 1952 .Nommé lieutenant en 1954 il rejoint l'ESMIA. Il est affecté en Algérie à Bordj Bou Arreridj au 29° RD, il sera nommé Directeur du service de Renseignements du secteur de Saint Arnaud (El-Eulma) au 29° Régiment de Dragons où il sévira jusqu'à son exécution le 07 aout 1958



La rue Paul Leconte de Floris (rue de la Révolution) lieu de l'attentat

Un millier de patriotes fussent arrêtés ,nombreux ne sont plus revenus ,parmi eux :Zeghar Brahim-Sakhri Ali dit Embarek,Djilani Hocine dit Lahcene ,Abed Mohamed,Abed Ahmed dit Merrouche ,Guerguit Mohamed ,Habbiche Hadj,Layazid Mohamed ,Guassab Khier ,Harche Ali,Ladjal Layachi,Rouina Abdelkader,Rouina Brahim,Saou Mohamed (dit Trann) ,Merazga Said ,Djafari Badeddine ,Bourenane Brahim ,Goulib Laid ,saoucha Mohamed

Texte tiré du Livre :« Récits de feux »Presentation de Ahmed KADDACHE editions SNED-S.N.EL MOUDJAHID ALGER
Travail réalisé par : Djilani Kamel et Aziz (scan OCR et mise en forme texte, mise en page photos ect...)
Crédits photos : www.el-eulma.com et www.saintarnaud.org